

Maryla  
Szymieczkova



Séance à la  
maison égyptienne

Traduit du polonais par Cécile Bocianowski

Agullo

*« To nie dom, ale wielki grobowiec  
stojący na kamiennym cokole.  
Czyż to nie doskonałe wprost miejsce na seans  
mediumiczny? »*

*« Ce n'est pas une maison mais un grand tombeau  
sur un piédestal en pierre. N'est-ce pas l'endroit idéal  
pour une séance de spiritisme? »*



## SÉANCE À LA MAISON ÉGYPTIENNE

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

\*

Ouvrage publié sous le titre original de

*SEANS W DOMU EGIPSKIM*

Copyright © by Jacek Dehnel, Piotr Tarczyński

Cette traduction est publiée avec l'aimable accord

de Społeczny Instytut Wydawniczy Znak

Sp. z o.o. Kraków, Pologne

© Agullo Éditions, 2023 pour la traduction française

[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception graphique : Cyril Favory

Albert von Schrenck-Notzing : The Medium Eva C. - 1912

MARYLA SZYMICZKOWA

# Séance à la Maison Égyptienne

Traduit du polonais par  
Cécile Bocianowski

**Agullo**



*À Olga Ryczywolska fille*





## TABLE DES MATIÈRES

### Prologue

Chapitre I – Dans lequel *Séance à la Maison Égyptienne* commence comme un livre totalement différent, même s'il ne se déroule pas aux Étangs du Patriarce, et où une escapade en bateau de croisière aux conséquences malheureuses plonge toute la Mitteleuropa dans le deuil. Où l'on parle aussi de ce que M. Piatnik pense des Polonais, combien de pots de confiture font une quantité bien trop grande, et comment et par qui Homère se laissa baptiser.

Chapitre II – Dans lequel chacun va certes de son côté, mais tous deux se rendent au Moyen-Orient, Zofia se retrouve dans des ténèbres égyptiennes desquelles surgit Satan en personne (orné d'une cocarde), venu pour répandre autour de lui la discorde, la confusion et l'absinthe.

Chapitre III – Dans lequel une discussion sur la littérature doit laisser place à un divertissement astronomique certes spectaculaire, mais dont la dramaturgie laisse à désirer, tandis qu'un mort fait effectivement son apparition à la séance de spiritisme.

Chapitre IV – Dans lequel Zofia Turbotyńska reprend la barre pour aussitôt la rendre, un dépôt dans un verre fait basculer l'énigme, les premières accusations tombent, et les gravures observent des conspirations se fomentent.

Chapitre V – Dans lequel Zofia s'endort à deux reprises pour se réveiller à deux reprises, l'esprit de la victime toque à la glace et Ignacy vante les mérites d'une autre glace. À Gródek se pose la question de savoir si *l'art pour l'art*<sup>\*1</sup> est aussi applicable en criminalistique. La locataire de la Maison Égyptienne n'a pas grand-chose à dire mais son manchon, oui.

Chapitre VI – Dans lequel des lettres sont ouvertes, des gouffres, abîmes et clairs apparaissent, et le médium parle d'une tout autre voix. Une soirée festive a lieu, le maître Ezenekier entre en scène, des mammothesses boivent quantité de punch et Zofia ne se fait aucune illusion sur le véritable protagoniste de la crèche.

Chapitre VII – Dans lequel un maître explique pourquoi l'azur tombe en miettes et notre héroïne commence sa deuxième journée d'enquête par une visite dans un bâtiment faisant office de grande chambre à coucher, où on l'informe sur un terrible venin contenu dans une fiole et sur l'illégalité généralisée partout ailleurs, puis une médium joue la comédie mais finit par révéler le secret d'une certaine séance.

1 Toutes les occurrences suivies d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Chapitre VIII – Dans lequel Zofia Turbotyńska se rend d'un Paon à un autre, observe avec satisfaction ses ennemis enfoncer des piques dans d'autres ennemis, apprend des choses inattendues sur un terrible venin, supporte avec difficulté des bêtises sur les corps astraux et reçoit enfin une invitation embarrassante.

Chapitre IX – Dans lequel Zofia Turbotyńska, en route vers la périphérie de la ville, s'interroge sur la véritable nature de cette enquête, arrive dans une demeure où les journaux ne sont pas reliés en annales, entend un exposé socialiste dont elle se serait passée ainsi qu'un autre sur les rotations de corps assurément non terrestres, et, à la fin, reçoit un coup en plein cœur.

Chapitre X – Dans lequel est décrite la longue journée où Franciszka Gawęda réprimande son employeuse, une pensionnaire se transforme en bête féroce, des croix et de mystiques soleils entrent en scène, une adolescente de dix-sept ans a soudain dix ans, un mort n'a pas de chance dans la vie, tandis qu'Ignacy est courroucé.

Chapitre XI – Dans lequel Zofia Turbotyńska se rend au diable vauvert bien qu'elle ne paye pas de tribut à Satan ; elle n'y trouve pas de cercueil mais doit regarder des enchevêtrements, des phallus et des fœtus. Elle reproche aux destructeurs de ne pas savoir manier la truelle, elle est obligée de regarder un spectacle désagréable dans lequel un vivant s'avère être un personnage romanesque, et elle raconte l'histoire d'une mouche atteinte de malaria.

Chapitre XII – Dans lequel une calèche enchantée parcourt la ville, on ne peut plus jouer sur la montre avec le cadavre, la femme du professeur visite une serre rue Sławkowska, entend parler du scandale de la cousine de l'empereur (mais pas de celui que l'on croit) et n'en revient pas du génie d'une certaine petite personne.

Chapitre XIII – Chapitre court mais substantiel dans lequel les deux conducteurs d'enquête commencent leur journée en terrorisant un assistant de la famille des cyprinidés puis jouent au bon vieux Meilleur policier du jour, jeu auquel on ne perd que rarement.

Chapitre XIV – Dernier chapitre, dans lequel une séance de spiritisme réussit enfin, avec un résultat prodigieux bien qu'inattendu, un aveu se transforme vite en accusation, et Zofia Turbotyńska triomphe une nouvelle fois, mais non sans amertume.

Épilogue

Remerciements de l'autrice

## PROLOGUE

La lumière blafarde de décembre perçait avec difficulté l'épaisse strate de nuages qui s'étendait sur la ville entière telle une couche de ouate sale, puis se réfléchissait sur les façades des maisons de l'autre côté de la rue avant de traverser les vitres qui n'avaient pas encore été lavées pour les fêtes, et déposer enfin dans la petite pièce son éclat bleu-gris cadavérique.

Il semblait qu'un tableau d'un grand maître hollandais s'était vidé de toute sa chaleur comme le visage d'un homme dont on a coupé la tête se vide de son sang : ne demeuraient que des teintes d'acier, de cendre, d'argent ancien et de poussière. Une scène dramatique se déroulait justement dans cette pièce lugubre : un affrontement violent, une lutte pour la vie qui allait se solder par une défaite.

Le couperet, soulevé un court instant, accrocha la lumière argentée et brilla faiblement avant de s'assombrir en tombant avec élan sur la tête, du plat de la lame. Le premier coup ne fit qu'étourdir la victime, mais un deuxième coup allait lui succéder : le couperet se souleva de nouveau, accrocha une nouvelle fois la lueur livide, étincela une fraction de seconde dans une rotation rapide et s'obscurcit encore. Cette fois, il s'abattit tout droit sur le cou dégagé, contracté sous l'étreinte de la

main qui le serrait; le fil du couperet s'enfonça dans le corps avec puissance et trancha la colonne vertébrale qui craqua, le sang aspergea les carreaux blancs d'une mince éclaboussure avant de s'écouler calmement et de former des rivières et marécages miniatures.

Le corps tressaillit encore dans d'ultimes convulsions qui le submergeaient, qui se produisaient sans l'intervention de sa conscience, ni même de son instinct; des signaux nerveux traversaient furieusement ce lourd morceau de viande – car qu'est donc un corps dépourvu de tête, si ce n'est de la viande, justement? – ordonnant à tel muscle de se contracter et à tel autre de se décontracter, sans rime ni raison. Ce corps autrefois si svelte, non dénué d'une certaine beauté prédatrice, même, se retrouvait décapité et gisait, humilié, dans son sang, son mucus et ses écailles écorchées.

Le turbot farci aux anchois était – ce qu'Ignacy soulignait souvent avec un sourire espiègle – le plat signature de sa femme pour Noël.

## CHAPITRE I

*Dans lequel Séance à la Maison Égyptienne commence comme un livre totalement différent, même s'il ne se déroule pas aux Étangs du Patriarche, et où une escapade en bateau de croisière aux conséquences malheureuses plonge toute la Mitteleuropa dans le deuil. Où l'on parle aussi de ce que M. Piatnik pense des Polonais, combien de pots de confiture font une quantité bien trop grande, et comment et par qui Homère se laissa baptiser.*

Satan arriva à Cracovie non pas, comme on aurait pu s'y attendre, en carrosse noir attelé aux coursiers des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, mais par le plus ordinaire des trains longue distance du chemin de fer de Varsovie-Vienne à deux heures quarante-trois de l'après-midi (le train circulait quotidiennement trois fois par jour, à l'exception des dimanches et des jours fériés), et qui plus est – ce qu'on ne manqua pas de commenter avec ironie dans certains salons cracoviens, notamment au numéro 12 de la rue Saint-Jean, dans l'antique demeure Au Paon – dans un wagon de troisième classe.

En réalité, cependant, on essayait de dissimuler par les plaisanteries l'inquiétude que suscitait l'arrivée à



Cracovie de *cet* homme. La ville grondait, ou plutôt frémissait, de ragots.

Certains racontaient qu'il dormait dans un cercueil. D'autres, qu'il passait des journées entières au lit, recouvert d'une couette noire. La femme d'un conseiller municipal, Mme Wierzchosławska, avait appris de sa cuisinière, qui l'avait entendu de la cuisinière des Müller qui résidaient presque en face du nouveau venu, que celui-ci organisait dans son appartement des « messes noires sataniques » et autres infamies.

Après la messe du dimanche à l'église Sainte-Marie, on ne se dispersa pas hâtivement en soulevant son chapeau et adressant ses salutations aux tantes et cousines, mais on resta curieusement un long moment sur la grand-place, en petits cercles, à se demander comment il avait été possible que lorsque ce déshonneur était tombé sur la pieuse cité royale – et qui plus est, presque à la veille de la nativité de la bienheureuse Vierge Marie – le ciel n'en eût pas pleuré, ne se fût pas couvert de nuages ni n'eût versé une seule larme.

En effet, le jour de l'arrivée de Satan avait été, comme par hasard, l'une des plus belles journées de septembre que l'on qualifiait communément d'« automne doré polonais » et pendant lesquelles on s'était plaint du fait que jadis, au bon vieux temps, ces belles journées étaient plus fréquentes. Mais de même que lors de chaudes journées ensoleillées on peut ressentir dans ses os que l'hiver approche, de même avait-on pu sentir, lorsque le nouveau venu avait mis un pied sur le quai de la gare, que de grands changements attendaient Cracovie, la Galicie, l'empire et le monde.

Il ne fallut pas plus d'une semaine après son arrivée pour que, sur un embarcadère à Genève, un criminel

italien se jette sur Sa Majesté avec une lime qu'il enfonça profondément, à travers les plis de sa robe, juste au-dessus des armatures de son corset, en plein cœur – ce qui plongea dans le désespoir le monde entier (mis à part peut-être Kazimierz Lipiński de Sanok, car la Cour avait commandé un wagon spécial à sa première compagnie de construction de wagons et machines pour transporter la dépouille de l'impératrice Sissi de Genève à Vienne, ce qui avait eu des répercussions exceptionnelles sur la renommée de la firme). Quelques jours plus tard, les Anglais et les Français s'affrontaient dans un village au bord du Nil dans le lointain Soudan, tandis que l'Europe était au bord de la guerre. L'ordre mondial tombait en ruine et seul un aveugle n'aurait pu voir de lien entre ces événements et la présence diabolique qui s'était aménagé un antre dans la rue des Carmélites, à deux pas – ou, disons, peut-être trois – de l'endroit où une autre bonne souveraine avait jadis laissé la marque de son pied dans la pierre.

Les mois d'automne passèrent dans un calme relatif, à l'exception des cas de peste, notamment à Vienne qui se préparait au jubilé des cinquante ans de règne de l'empereur François-Joseph début décembre. En raison des circonstances tragiques, les célébrations – non seulement dans la capitale, mais aussi dans d'autres villes de l'empire – étaient plus modestes et bien moins festives qu'elles n'avaient été initialement planifiées, mais elles permirent ne serait-ce qu'un instant de chasser l'inquiétude et d'orienter les pensées de tous vers quelque chose de plus agréable. Les commerçants et restaurateurs décorèrent leurs fenêtres et balcons de bustes et portraits de Sa Majesté qui avaient été ornés de cadres de circonstance formés de fleurs, candélabres, guirlandes et

draperies, tandis que des foules venaient en pèlerinage devant la vitrine de la fleuriste Mme Michalska pour y admirer une grande couronne impériale entièrement constituée de violettes. La compagnie municipale du gaz avait installé des illuminations sur la grand-place où brillaient un aigle à deux têtes, le monogramme impérial, des étoiles et des pyramides; on avait également décoré la barbacane et la porte Saint-Florian, le Grand Hôtel ainsi que l'Hôtel de Dresde, et surtout la Caisse d'épargne où l'on avait placé sur le fronton une diapositive illuminée avec le portrait de l'empereur en tenue de couronnement et les dates 1848-1898, et tout cela – comme on allait le répéter encore longtemps – était somptueux et du meilleur goût.

Puis commencèrent les préparatifs des fêtes de Noël, et plus personne dans tout Cracovie ne pensa plus à autre chose qu'à faire ses indispensables emplettes, à acheter des présents pour Noël, décorer le sapin et le suspendre – comme il se doit – au plafond. Et bien que le personnage sinistre vêtu de noir parcourût toujours de son pas rapide les rues de la ville, on aurait pu croire que tout était rentré dans l'ordre. Hélas, ce n'était là qu'une illusion.

Franciszka était assise à la table de la cuisine, penchée au-dessus d'un grand plat en porcelaine de Fürstenberg dans lequel les restes du turbot farci aux anchois gisaient parmi les arêtes et taches de sauce à la crème. En dessous se trouvait un autre turbot, pratiquement invisible, peint en bleu marine et immuable – du moins jusqu'à ce qu'une gargotière, engagée pour une période d'essai par la femme du professeur avant d'être licenciée, n'aille

le lâcher des mains. Il lorgnait de son œil brillant entre deux arêtes, plus semblable à un croisement entre un crocodile et un triste teckel qu'à un poisson – et il lorgnait si lugubrement de cet œil que Franciszka se sentit mal à l'aise et recouvrit la tête du turbot avec un bout de peau avant de s'attaquer aux restes du poisson.

Bien entendu, ses maîtres avaient, pour chaque mets, des couteaux spécifiques, des fourchettes, pelles, pincettes et ainsi de suite, et ils mangeaient dans toutes sortes d'assiettes dont ils changeaient sans cesse, mais ils n'avaient pas à laver tout cela après ; elle, pour ne pas salir, mangeait directement dans le plat, avec la fourchette qu'elle venait d'utiliser pour sortir les tranches de rôti froid de la cocotte. Le pire avait bien sûr été avant les fêtes, à présent elle pouvait souffler un peu, mais elle s'était tellement tuée à la tâche les jours précédents, elle avait passé tant d'heures penchée au-dessus des casseroles, des jattes et des planches à pâtisserie qu'elle allait sûrement le sentir dans les jambes jusqu'à l'Épiphanie. La seule bonne nouvelle dans ce malheur annuel était que sa maîtresse avait serré les dents et supporté la nouvelle femme de chambre jusqu'au jour du réveillon de Noël où celle-ci avait heurté le lambrequin avec une échelle et arraché deux pompons, rayé le guéridon japonais avec un vase en bronze et failli renverser la vitrine à porcelaines. Elle était bien maladroite, c'est vrai, mais elle était grande et forte, elle avait donc heureusement pu l'aider avec le ménage avant les fêtes, et à présent, Franciszka pouvait tranquillement s'en tirer toute seule jusqu'au début de l'année, où une nouvelle jeune fille viendrait d'une des agences de placement du personnel. Pourvu que celle-ci tienne en poste un peu plus longtemps, car ces périodes

durant lesquelles Franciszka devait travailler pour deux étaient de plus en plus fréquentes et insupportables.

Elle poussa un profond soupir, s'essuya la bouche du dos de la main et regarda à contrecœur la pile de vaisselle sale entassée dans l'évier.

— Écoute cela, Zofia, n'est-ce pas là une noble cause ? demanda Ignacy Turbotyński derrière son journal en reposant sa tasse de thé sur sa soucoupe.

Comme il fallait attendre encore deux jours avant le nouveau tirage du *Temps*, il feuilletait le numéro de Noël à la recherche d'articles qu'il aurait manqués dans la ferveur des fêtes – bien que dans son cas, toute la « ferveur » se fût réduite à hisser le sapin au plafond et attacher la corde au pied d'une solide commode Biedermeier, même si on entendit à ce moment-là autant de halètements et d'imprécations que s'il avait dû préparer les fêtes tout seul.

— Quoi donc ? répondit la femme du professeur Turbotyński, qui faisait une patience.

Ses nouvelles cartes glissaient de façon impossible et ne cessaient de lui tomber des mains. À vrai dire, elle préférait les anciennes – ses cartes usées et un peu collantes qui tenaient bien sur la table. Mais quand Ignacy entendit un jour Franciszka les appeler « bouillons » parce qu'elles étaient « grasses comme les yeux d'un bouillon », il admit avec consternation qu'utiliser un tel jeu n'était pas convenable et avait offert à sa femme un ensemble de cartes créé à l'occasion du jubilé par l'entreprise viennoise Piatnik & Söhne. Zofia avait décidé de faire plaisir à son mari en lui montrant qu'elle se réjouissait du cadeau, bien qu'elle eût la nette

impression qu'il s'agissait là de ces présents qui faisaient davantage plaisir à celui qui offre qu'à celui qui reçoit.

Elle disposait donc à présent la galerie de portraits des membres de la maison au pouvoir : l'archiduchesse Marie-Valérie en dame de carreau, l'archiduchesse Gisèle en dame de trèfle, et en dame de cœur, la malheureuse – bien que rajeunie d'une quarantaine d'années – impératrice Élisabeth...

— Figure-toi qu'une ligue contre les attentats a été créée en Italie.

— Une bien noble idée, en effet, murmura-t-elle. Et que va-t-elle faire, cette institution ? Convaincre les gens qu'il faut se retenir d'assassiner son prochain ?

— Tu as deviné ! s'écria Ignacy sans prêter attention au ton ironique de sa femme. Elle instillera, je cite, « l'aversion pour le crime par la parole vivante et imprimée ».

Zofia posa la dame de pique – la princesse Stéphanie à la beauté discrète, veuve de l'héritier du trône qui s'était ôté la vie à Mayerling – sur un tas couronné d'un valet de pique, autrement dit l'« allégorie du Polonais », un risque-tout en bonnet carré rouge, mais sans plume de paon. La colonne se terminait au rang le plus bas par le roi de pique – l'empereur faible d'esprit appelé Ferdinand le Bon. *Eh bien*, se dit-elle avec un mélange d'indignation et d'amusement, *M. Piatnik a bien placé les Polonais*.

— À vrai dire, répondit-elle lentement, je n'en présage pas de grand succès. Je doute franchement que l'intention d'une personne qui aurait décidé de commettre un crime puisse être détournée par la parole. Même *vivante*.

— Quelle opinion tranchée, ma petite Zofia, murmura-t-il en repliant son journal sur les genoux.

Mais admetts-le, que pourrais-tu savoir, *toi*, sur ce sujet ?

Zofia afficha un sourire innocent.

— Tu as raison, Ignacy. Comme toujours. (Puis elle changea de sujet.) Je te rappelle, mon cher, que demain nous allons chez les Beringer observer l'éclipse de Lune. Elle commence à minuit, si je me souviens bien, il doit y avoir un buffet froid avant cela, donc je demanderai à Franciszka de préparer un dîner léger...

Le professeur remua soudain comme s'il se sentait mal à l'aise dans son fauteuil préféré ou comme si une brise glacée lui soufflait sur la nuque.

— Ah oui... Car vois-tu, ma chère, le directeur Karliński organise une rencontre pour les intéressés à l'observatoire astronomique, nous allons regarder l'éclipse dans des conditions scientifiques adéquates...

— *Nous* allons ? rétorqua Zofia en soulevant un sourcil (de façon significative).

Turbotyński se racla la gorge et se lissa les favoris.

— Justement, ma chère, je voulais t'en parler... En réalité, je préférerais observer ce phénomène entouré, appelons-les ainsi, d'hommes savants qui pourront expliquer telle ou telle chose, et non à travers une fenêtre ou sur un balcon lors d'une soirée mondaine. Même si c'était dans la plus agréable des compagnies, ajouta-t-il promptement. Tu comprendras qu'une telle occasion ne se présente pas souvent...

— Je comprends qu'il existe des priorités, rétorqua-t-elle, et moi, comme tu le sais bien, je serais la *dernière* personne à essayer de t'imposer ou de t'interdire quoi que ce soit. Ce n'est tout simplement pas dans ma nature. Mais comment puis-je expliquer ton absence ? Je te rappelle que les Beringer nous ont invités bien avant les fêtes...

— Mon trésor, tu trouveras sûrement une explication parfaite... (Turbotyński avait emprunté un ton plus doux qu'à son habitude.) Je sais! Dis-leur que mon foie me fait souffrir après les fêtes, que je me porte mal, que je suis plié par la colique! déclara-t-il avec un sourire radieux.

*Et si quelqu'un le voyait rue Copernic et allait le répéter aux Beringer? Ce serait un scandale!* se dit-elle, mais il avait l'air si satisfait de lui-même et de son plan « subtil » que Zofia n'eut pas le cœur de le détromper. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle renonçait à l'aspect pédagogique de cette discussion ni à tourmenter quelque peu son mari avant de finalement tomber d'accord avec sa solution.

— Et qu'en sera-t-il de moi? T'es-tu demandé comment je me sentirai, tout esseulée parmi des inconnus? Jetée en pâture à une compagnie totalement étrangère comme à une meute de loups!

Cette dernière phrase était un brin trop dramatique, elle s'en rendit compte après coup seulement. Mais cela fit son effet, après tout.

— Mais que dis-tu là, ma petite Zofia, comment cela, des inconnus! s'écria Ignacy, visiblement préoccupé par les reproches qui lui étaient faits. Tu as rencontré Beringer en juin, voyons, à l'inauguration du monument à Mickiewicz, tu t'en souviens sûrement. Et ensuite il y a eu la soirée dansante chez les Zajązkowski où les Beringer nous ont invités pour demain...

— Mais de quelle rencontre parles-tu, Ignacy? s'offusqua Zofia qui se réjouissait cependant que son mari ait mordu à l'hameçon. Nous avons échangé des banalités, voilà tout. Et maintenant, à cette première



visite sur invitation, tu me mets dans une situation délicate.

— Mais mon trésor, c'est toi qui as insisté... Moi, je ne voulais pas, je n'ai accepté que pour toi... Par ailleurs, les Iwaniec seront présents eux aussi, tu les connais très bien, voyons, ils nous ont reçus plusieurs fois et sont venus chez nous...

— Tu sais que *j'adore* les Iwaniec, mais elle est presque aveugle et pas très vive, et lui, que dire... je sais que c'est ton collègue, ton ami même, mais c'est un individu particulier.

Elle jeta un regard sur son mari préoccupé et constata qu'elle avait atteint son but en éveillant en lui un sentiment de culpabilité.

— Je sais que tu peux le considérer comme cocasse, surtout aux côtés de Leokadia, mais il n'est pas dénué de talent. Dans sa jeunesse, il débattait avec verve, ses publications étaient appréciées et à Lwów, et à Vienne... peut-être que s'il avait voyagé à l'époque, il aurait déployé ses ailes, mais ici, il a glissé vers des travaux de second rang. Mais il reste un homme avec qui on peut avoir une conversation, tu ne t'ennuieras sûrement pas. Ou du moins tu feras semblant de ne pas t'ennuyer.

— D'accord, d'accord, j'irai seule, dit la femme du professeur d'un ton plus doux avant de changer de sujet. Beringer est un parent de ce conseiller municipal, n'est-ce pas ?

— Oui, un cousin du deuxième degré, il me semble. Leur famille possédait plusieurs immeubles rue Grodzka, mais elle est entrée récemment dans certaines sociétés et s'est mise à investir massivement. Les jardins de la rue Joyeuse ont été divisés en parcelles et maintenant, ils construisent dans ces faubourgs boueux de nouvelles

maisons, certaines pires que d'autres, tu sais d'ailleurs très bien ce que j'en pense.

— Bien sûr, Ignacy. Donc cet argent ne provient pas seulement de son activité en tant qu'éminent spécialiste ?

— Eh bien, divers bruits circulent à ce sujet dans les cercles académiques, dit son mari avec prudence, mais je ne suis pas de ceux qui répètent les ragots. Mais il est riche, en effet.

— Et sa femme ?

— Sa deuxième femme, la reprit-il en soulevant son index. La première Mme Beringer est décédée il y a quelques années, une triste affaire. Tu ne t'en souviens pas ? Tu devais alors être en villégiature à Zakopane... Władysław est ensuite parti quelque temps pour Lwów puis, après une période de deuil appropriée, il en ramena sa nouvelle femme. Totalement différente de la défunte.

Zofia avait bien entendu parler de la « Belle Helena » Beringer que les matrones cracoviennes n'épargnaient pas de leurs critiques acerbes. Non seulement elle s'entourait d'individus louches issus de la bohème, mais elle évitait les occupations traditionnelles des femmes de sa classe. Certes, la femme du professeur Pareński vantait aussi dès qu'elle le pouvait son barbouilleur Wyspiański, mais elle prenait au moins part – comme il se devait – aux collectes et réunions. Peut-être même avec trop de zèle. Zofia se rappelait avec jalousie la récente note du *Temps* dans laquelle on apprenait qu'à la loterie agricole d'avant les fêtes, Pareńska avait donné cinq lièvres, six poules, cinq strudels, quatorze pots de confiture, neuf bouteilles de vodka et un panier de fruits secs. *Quatorze pots de confiture!* – la jalousie se mêlait chez Zofia à de l'indignation face à un tel gaspillage. *Si être mentionné dans le journal devait nécessairement mener la maison des*

*Turbotyński au bord de la banqueroute, autant rester anonyme, se dit-elle.*

D'une façon ou d'une autre, elle n'avait eu encore aucun contact avec la femme de Beringer, elles devaient donc évoluer dans des cercles différents. Leurs routes divergeaient comme cela n'arrive pratiquement jamais à Cracovie.

— Qu'entends-tu par « totalement différente », Ignacy?

— Beaucoup plus jeune. Ces choses-là ne me font aucun effet, tu le sais, mais d'aucuns la considèrent comme... hmm... avenante. Mais ce n'est pas tout. Contrairement à sa prédécesseuse, la nouvelle Mme Beringer ne soutient pas son mari, ce qui devrait être le devoir de toute honnête femme. Toi, ma chère, tu es bien entendu un modèle inégalé à cet égard (il se leva de son fauteuil, prit la main de Zofia et l'embrassa avec solennité pour apaiser son épouse) mais même la femme d'Iwaniec prend soin de son Damazy comme de la prune de ses yeux... Bon, ce n'est peut-être pas la meilleure des comparaisons étant donné l'état de sa vue, mais elle lui est totalement dévouée. Et la Beringer?... Eh bien, il suffit de dire que sa vie obéit à une autre hiérarchie. Toute cette soirée de demain est probablement de son invention. Une séance de spiritisme, quelle idiotie!

— Je suis étonnée de voir qu'une personne qui a consacré sa vie à la science (Zofia cherchait une formulation qui pourrait l'amadouer et permettrait de présenter le modeste travail d'Ignacy comme quelque chose d'exceptionnel et de noble) avec un grand S se réfère avec une telle aversion à un domaine qui appartient, en fin de compte, à la recherche.

— J'avoue que je déteste tous ces récits à la mode sur l'hypnose, sur les esprits ou les ectoplasmes, ils sont scientifiques en apparence, mais en réalité, eh bien, ils se différencient bien peu des fables rurales sur les stryges ou les fantômes, ou encore de la croyance selon laquelle le sifflement du vent dans la cheminée serait le signe d'une âme infernale qui n'a justement rien d'autre à faire qu'à sortir du purgatoire et parcourir une longue route pour aller siffler dans une chaumière près de Sanok. Balivernes, balivernes, tout cela n'est que balivernes !

Zofia se vexa quelque peu, car si elle nourrissait une certaine méfiance pour ces affaires de médium, elle acceptait cependant tout ce qui était mystérieux avec une curiosité pour le monde qui lui était propre.

— Tu reconnaîtras toutefois, dit-elle avec prudence, que plusieurs célébrités se livrent à cette pratique. M. Prus ou M. Reymont, hommes de lettres, sont peut-être enclins à des fantaisies excessives... Mais un Ochorowicz qui a connu Eusapia Palladino, et pas n'importe où, mais à Rome dans le salon de M. Siemiradzki, et l'a introduite ensuite dans divers endroits, et c'est pourtant à la fois un docteur en philosophie et un inventeur... En Angleterre et en France aussi, des scientifiques s'y intéressent, des esprits rationnels.

Ignacy fit un signe de la main.

— Tu ne peux te le rappeler, mon trésor, parce que tu n'étais pas encore de ce monde, rétorqua-t-il d'un ton grave en se donnant un air sérieux pour on ne sait quelle raison, mais dans mon enfance, j'en ai entendu des histoires de magnétisme animal et de spiritisme, j'en avais les oreilles qui rougissaient ! Difficile de me le reprocher puisque j'avais alors sept ou huit ans, mais le fait qu'à cette époque, tout comme maintenant, des professeurs

d'université se soient laissé enjôler, c'est inimaginable. Inimaginable! Que dis-je, « enjôler », ils ont eux-mêmes déclenché ce phénomène. L'un d'eux a décrit dans *Le Temps*, notre honnête *Temps*, le croiras-tu, qu'une table s'était tant mise à tourner qu'un de ses pieds s'était brisé. Cette folie dura six mois, jusqu'à ce que le clergé y mette un point final, au bénéfice de la société.

— Mais tes mots ne sont-ils pas trop précipités? Peut-être est-ce là une chose qui reste à découvrir par la science, comme ces rayons qui pénètrent le corps, dont on a fait des photographies à l'université. Elles montraient une main et un lézard...

— Pas un lézard, mais un presse-papiers métallique en forme de lézard, siffla-t-il (car pour le professeur Turbotyński, il y avait là une différence primordiale : on ne pouvait disséquer le presse-papiers). Oui, les rayons X, c'est cela. Et c'était la main du jeune Estreicher, l'assistant d'Olszewski... Mais c'est vérifiable, décrit, certes invisible en soi, mais prouvé scientifiquement, et pas des fantômes qui toquent ou des tables qui sautent. Qu'est-ce que l'on n'a pas écrit, à l'époque! Tout d'abord, que c'étaient les tables uniquement à un pied et uniquement en acajou, ensuite, pas nécessairement en acajou et pas nécessairement à un pied, et enfin que tout faisait l'affaire : même un coffre-fort rempli d'or. Et que c'était peut-être ainsi qu'on avait construit les murs cyclopéens il y a des milliers d'années, à partir d'énormes rochers.

— En effet, dit Zofia en riant, je ne me souviens pas de cela, mais je me souviens de récits ultérieurs selon lesquels l'esprit d'un docteur défunt aurait dicté à son patient une prescription et un poète aurait déclamé des vers depuis l'au-delà.

— Et le prêtre Skarga aurait dit tout un sermon dans un polonais sans fautes tiré tout droit du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais on s'en moquait déjà, même au beau milieu de l'hystérie et de la crédulité de l'époque. La haute société parcourait les ruines et châteaux, on invoquait les esprits... Je ne mentionnerai pas que mon père raconta à mon oncle qu'à Tęczyn fut invoqué le premier Tęczyński qui conféra un peu avec les personnes réunies avant de s'écrier qu'il devait vite se rendre à Kalisz car sa fille était victime d'une malheureuse relation avec un hidalgo espagnol.

— Et Homère ?

— C'est au traducteur de *l'Iliade* qu'il est apparu, chez lequel d'ailleurs se bousculaient plus d'esprits qu'il y a de célébrités aux réunions chez Wierzynek... Spinoza, le roi Sigismond Auguste, Tacite. Et Homère aurait même demandé à être baptisé, alors ils l'ont baptisé. Un vrai baobab d'inepties ! Vas-y, amuse-toi bien, si tu le peux, mais moi, je ne veux rien avoir en commun avec ces bêtises...

Soudain, il poussa un gémissement en posant sa main sur son flanc droit, tandis qu'une grimace déformait son visage.

— Qu'y a-t-il, Ignacy ?

— Rien, rien...

— Tu as trop mangé, mon cher. Je dirai à Franciszka de te faire une infusion. Ce sont les fêtes, c'est normal, et le turbot était vraiment exquis. Mais pour le bien de ton foie, tu ne devrais manger que lorsque tu as faim, après le Nouvel An.

— Ça ne changera rien, ma petite Zofia, gémit-il.

— Pourquoi cela ?

Ignacy lui lança un regard empli de désespoir.

— Parce que j'ai toujours faim...

Ils se turent un instant et c'est alors que leur parvint – peut-être venant des appartements voisins ou de la rue, mais sûrement pas de l'église – un chant de Noël porté entre les flocons de neige, mais si bas qu'il était impossible de distinguer de quel chant il s'agissait.

— Les chorales de Noël ont commencé leurs tournées, dit Ignacy en brisant le silence. Je te rappelle que j'ai commandé le maître Ezenekier pour après-demain, le 28, comme tu me l'as demandé.